

écrit-il, nous paie assez du travail qu'il nous a coûté.... Que Dieu en tire sa gloire, c'est tout ce que nous désirons. Nous avons désormais perdu l'espoir d'être attaqués; nous disons l'esprit, parce que nous aurions pu beaucoup fortifier notre thèse dans notre réponse, qui ne se serait pas fait longtemps attendre; mais le goût des réfutations est passé: est-ce un bien? est-ce un mal? Je crains qu'il y ait moins de sagesse que d'indifférence dans cette facilité avec laquelle on laisse tout dire, sans éprouver les doctrines par une contradiction savante et raisonnée (1)." Dangereuse passion de la lutte! il en sera d'elle comme des saintes délices de l'humiliation: elle ne viendront que trop tôt pour lui.

La lettre dont nous extrayons ce passage est du 19 septembre 1814. A cette époque l'abbé Bruté n'était plus en France. Dès l'année 1810, il était parti pour l'Amérique, sacrifiant ses douces relations de cœur, ses goûts d'étude et sa chère bibliothèque au besoin de dévouement qui était en lui. La séparation fut pénible pour tous. Au moment où l'abbé Bruté s'embarquait à Bordeaux, Jean et Féli lui adressaient, de la même plume comme du même cœur, leurs touchants adieux. Ils ne voyaient de consolation que dans la pensée de l'avenir:—*Adhuc modicum*, lui disaient-ils, en rappelant les adieux de Jésus-Christ; encore un peu de temps, et il n'y aura plus de temps! O chère éternité (2)!"

M. de La Gournerie retrace ainsi toute la suite de la vie de M. de La Mennais jusqu'au moment de sa chute, et il termine ainsi:

"Si nous en croyons Maurice de Guérin, La Mennais eut un instant la pensée, vers 1834, d'aller en Amérique. L'abbé Bruté l'y appelait depuis longtemps, et peut-être qu'un séjour près de cet ancien ami, dans un pays étranger à nos passions et à nos luttes, eût ramené quelque calme dans son âme. La dernière lettre de lui à l'abbé Bruté que possédait M. de Courcy, est du 28 septembre 1833. Il éloigne, dans cette lettre, toute pensée d'un voyage au loin:—"Mes voyages sont faits ici-bas," dit-il; puis, émettant l'espoir qu'il reverra son ami en France:—"Nous causerons, dit-il, et nous ne serons point d'accord, car c'est ainsi que les hommes sont faits. Que voulez vous? Nous ne changerons point, ni vous ni moi, la race d'Adam; prenons-la donc telle qu'elle est, mon cher ami; c'est le plus court et le plus sage. Je lui passe tout, hors les vices du cœur."

L'abbé Bruté savait trop bien qu'ils n'étaient plus d'accord, mais il lui semblait impossible qu'après tant d'années d'intimité et de foi commune ils ne finissent par s'entendre. Etant donc venu en Europe, peu après son élection au siège de Vincennes, il se présenta, un jour d'hiver, à la Chênaie. C'était en janvier 1836; la Chênaie n'était plus alors ce que nous l'avons vue trois années auparavant. Le vide s'était fait autour du maître.—"Dans quelques jours, écrivait-il au moment d'y revenir, en 1834, je me retrouverai au sein de ma chère solitude, solitude, en effet, car j'y serai absolument seul (3)."—L'Evêque de Vincennes fut reçu avec cordialité. La Mennais n'avait point oublié l'ami; il assista même à la messe que Mgr. Bruté célébra, le lendemain matin, dans la petite chapelle abandonnée; mais, lorsque le missionnaire voulut parler de la foi,

lorsqu'il aborda le sujet habituel des conversations de toute leur vie, et que, dans le silence de Féli, il lui signala un scepticisme qu'il ne s'avouait peut-être pas à lui-même, des mots pénibles furent échangés et amenèrent une séparation douloureuse. Deux lettres de La Mennais constatent, en termes amers, ce dernier entretien. Elles ne sont pas dans la collection de M. de Courcy, mais elles ont été publiées en 1858 (1). Non loin d'elles se trouve une lettre des plus affectueuses à Béranger. On le comprend, l'ami dévoué du chantre du *Mariage du Pape* et du *Pèlerinage de Lisette* pouvait difficilement rester l'ami de l'Evêque de Vincennes.

Deux lettres de l'abbé Jean à Mgr. Bruté nous apprennent que celui-ci, revenu de la Chênaie et effrayé de la profondeur du mal, se persuada qu'on eût pu le couper dans sa racine, et sembla reprocher au trop malheureux frère de Féli ce qu'il appelait sa faiblesse. La réponse de l'abbé Jean nous laisse voir à nu cette âme où tout était foi, affection et mansuétude. Peu de jours auparavant, il écrivait à son vieil ami:—"Priez, priez plus que jamais pour le retour de celui qui nous est si cher. Je n'ai de lui aucune nouvelle. Pas plus de rapport entre nous et encore moins que si l'un était au Kamtschatka et l'autre au fond des déserts de l'Afrique. Cela est dur, pourtant (2)."

Quelques lignes de Féli, dans une lettre du 6 février 1836 à Mlle. de Trémereuc, nous prouvent néanmoins que l'abbé Jean voulait encore revoir son frère.—"Nous ne voyons mon frère qu'en passant, écrit Féli, car il ne séjourne nulle part. Le nouvel établissement qu'il a fondé à Dinan l'y ramène toutes les cinq ou six semaines, et alors il s'échappe quelques instants à la Chênaie (3)." Cet appel du cœur ne fut pas plus entendu que celui de la foi dans la bouche de Mgr. Bruté.—"Quand il (Féli) se sépara de l'Eglise, a dit M. Blaize, il se sépara de son frère, resté fidèle à la foi catholique. Il ne l'a pas revu depuis, bien que celui-ci lui ait conservé jusqu'à la fin la même tendresse. Une opposition de croyance de plus de cinquante ans en effaça jusqu'au souvenir (4)."

"Il est bien peu de ses amis, a dit encore M. Blaize, qui n'aient survécu à son affection (5)." La Mennais les quittait sans aigreur, mais il les quittait froidement. Décidé à commencer une vie nouvelle, il refusa d'ailleurs longtemps, je l'ai dit, de leur communiquer ses idées, qu'il sentait bien être un démenti par trop complet à toute sa vie.—"Nous nous rejoindrons, sans doute là-haut, écrivait-il à l'un d'eux, qu'il appelait son fils: mais nous marcherons par deux voies sur la terre,"—ce qui amena cette réponse douloureuse:—"Je me perds à chercher les motifs de ces paroles déplorables pour moi. Qu'avez-vous fait, j'ose le dire, de vos souvenirs? Comment avez-vous oublié les relations si intimes, si tendres... qui nous ont unis... depuis que vous m'avez donné ce doux nom

(1) Lettre du 19 septembre 1814.

(2) Lettre du 25 mai 1810.

(3) Lettre du 25 mai 1810.

(1) Œuvres posthumes, Correspondance t. II, p. 355.

(2). Lettre du 18 novembre 1835.

(3) Œuvres posthumes, Correspondance, tome II, p. 447.

(4) Essai biographique, p. 247.—M. Blaize suppose que Féli craignit peut-être d'envelopper son frère dans la réprobation de l'autorité religieuse. S'il en eût été ainsi, pourquoi donc au moins ne pas le comprendre parmi les six ou sept personnes auxquelles seules il entendit qu'on fit part de sa mort?

(5) Essai biographique, p. 233.